Rouge à lèvres

Les vénérables synagogues consistoriales sont riches de leur dix-neuvième siècle artistique patiné par les ans. Les architectes bien français qui les ont conçues ont su harmoniser l'Orient et l'Occident. Elles ont la grandeur des églises et la modestie des temples. Elles ont des façades tantôt discrètes par contrainte, tantôt visibles mais sans l'ostentation de leurs consœurs très catholiques. Elles ont gardé le nom de leur voie : Pavée, Buf-fault, Victoire, Tournelles, Nazareth, Tilsitt. Cet été, j'ai passé quelques jours à Nice et le matin, je suis allé prier à « *Deloi* », c'est comme ça qu'ils disent ici en ouvrant largement le son *a* final du *oi*, comme à la haut-savojarde. *Deloi* entendez : à la grande synagogue de la rue Gustave-Deloye, du nom du sculpteur connu ici pour son monument à la gloire de Garibaldi. En raison de la configuration du quartier, l'édifice est orienté à l'ouest et les fidèles prient à l'envers en tournant le dos à Jérusalem. Peu importe, on y prie bien et après consultation des autorités compétentes, les oraisons montent quand même. Ouf ! J'étais rassuré. L'intérieur, plongé dans une lumière tamisée, est paré de tons chauds déclinant les nuances du jaune et du brun soulignées par le blanc des arcs romans et des balcons supérieurs réservés aux dames. L'arche sainte monumentale est si profonde qu'on pourrait, selon mon gendre qui a la toise immobilière dans

la mirette, y aménager un studio. Flanquée de deux colonnes torsées de marbre vert et surmontée d'une rosace, elle se détache sur un fond très bleu inspiré de la peinture italienne. La tribune du ministre officiant, placée au centre de l'espace, est occupée par le rabbin à la voix douce, apaisante, consensuelle et pleine de bonté qu'on imaginerait être celle de l'évêque de Digne, Monseigneur Myriel dans *Les Misérables* de Victor Hugo, ce saint homme qui avait fait don à Jean Valjean des chandeliers que ce dernier lui avait pourtant volés alors qu'il lui avait offert l'hospitalité ; ce beau geste avait mis de façon définitive l'ancien forçat sur le chemin du repentir. Sur de grandes plaques de marbre apposées contre les murs nord et sud sont gravés les noms des morts des grandes guerres et des victimes de la Shoah.

J'ai pris en entrant un exemplaire du *Patah Eliahou*, ce rituel de prières très populaire auprès des fidèles en raison de sa présentation et de ses explications claires et je suis allé m'asseoir sur l'un des sièges de bois sombre. Mais quel ne fut pas mon étonnement lorsqu'en feuilletant le livre, je découvris au haut d'une page, l'empreinte bien appuyée au rouge à lèvres d'une bouche en forme de cœur qui laissait apparaître les fines rainures et les tout petits plis de la peau. C'était un gros « smack » bien vif, analogue à ceux qu'on voit jaillir dans les dessins animés ou dans les bandes dessinées. Avant de reposer son *sidour*¹, la dame avait ainsi exprimé tout son attachement à son D. et il y a fort à penser que si ce baiser eût été appliqué sur la joue d'un heureux garçon, celui-ci en eût gardé un souvenir ému.

La vieillesse a un avantage sur la jeunesse qui n'y pense même pas, c'est la métaphore. Nous avons accumulé un matériau

¹ Sidour : livre de prières journalières du culte israélite

mémoriel abondant qui vivifie notre intériorité, si bien que telle situation présente fait surgir en nous tel événement passé, tel mot nous rappelle telle chanson, telle forme d'objet nous renvoie à telle œuvre d'art, tel paysage évoque en nous tel passage de roman, tel passant dans la rue nous fait penser à tel comédien, telle sensation illumine soudain des jours enfouis soudain ressuscités. Le troisième âge, c'est l'art et le moment adéquats de s'installer – ou de partir – en métaphore. Avec le temps, nous devenons proustiens. Et alors que la prière à peine commencée aurait dû mobiliser en moi une concentration dirigée vers des préoccupations très élevées, cette trace de rouge à lèvres abandonnée sur la feuille d'un livre me reporta au début des années quatre-vingt, un soir de réunion parents professeurs, au premier étage d'un collège de la grande banlieue grenobloise dans lequel j'enseignais le français et l'italien. Je m'y revois comme si c'était hier, assis à mon bureau près de la fenêtre qui donnait sur les classes d'enseignement spécialisé. « Une jolie maman », selon l'expression que les collègues masculins utilisent généralement dans ce genre de rencontres, une très jolie dame s'approcha lentement de moi, déclina son nom et sa parenté avec l'un de mes élèves. Je l'invitai à s'asseoir. Souriante, les cheveux clairs tirés en arrière et les yeux bleu vert, elle ouvrit son manteau beige et dénoua le foulard de soie coloré qu'elle portait autour du cou. Je connaissais mes élèves comme un berger connaît son troupeau et je n'eus aucune difficulté à identifier son fils. C'était un grand et beau garçon, blond, paisible et un peu mélancolique qui faisait ce qu'il pouvait avec les moyens dont il disposait. À un moment donné de la conversation, elle m'interrogea, surprise, sur une note basse qu'il avait obtenue en récitation. Je pris alors le manuel de lecture qui se trouvait devant moi, l'ouvris et le lui tendis. Elle

sembla, en effet, tout découvrir de ce dont nous parlions. Sans que je m'en aperçoive, elle avait dû essayer de sa main le rouge qui coulait de sa lèvre et en me rendant l'ouvrage, elle avait appliqué son doigt humide sur la page du poème en y laissant une empreinte bien visible dans les crêtes et les plis de la peau. J'avais refermé le livre et nous avons continué très agréablement notre petit entretien.

Le lendemain, lors du café de la récréation du matin, l'un des collègues me parla de cette mère d'élève et avec un sourire narquois, il me dit qu'elle pratiquait le plus vieux métier du monde et qu'elle vendait ses charmes en ville. Je refusais de le croire d'autant qu'il était coutumier de remarques déplacées qui ne m'épargnaient pas et qu'il taquinait la bouteille même de bons matins afin de dynamiser les démonstrations mathématiques qu'il proposait à ses têtes blondes. Je ne le crus pas mais le mal était fait car la médisance a ce puissant pouvoir de plaquer sur un individu un cliché négatif qu'il est par la suite bien difficile d'évacuer. J'avoue que le propos de mon collègue m'avait troublé. Il avait, à mon corps défendant, érotisé davantage, s'il en était besoin, l'image de cette dame. Désormais, lorsque j'utilisais cet ouvrage, il m'arrivait de l'ouvrir à la page de l'empreinte digitale et me revenait aussitôt en mémoire la visite très agréable qu'elle m'avait rendue et la réputation qu'elle suscitait de la part de certains. Quelques mois après, on apprit que cette mère d'élève était décédée prématurément. De peur d'entendre des propos désagréables à son encontre, je n'avais pas cherché à en savoir davantage. La marque rouge porteuse de sa charge sentimentale que je m'étais bien gardé d'effacer avait pris soudain une touche d'éternité.

Les années quatre-vingt avec l'arrivée de la gauche au

pouvoir furent une période de grands bouleversements dans l'Éducation nationale, du sommet de l'État aux petites écoles des campagnes les plus reculées. Les programmes changeaient au rythme d'un niveau par an. Les manuels auxquels je m'étais habitué devenaient caducs, à mon grand regret. Les éditeurs se livraient une concurrence féroce et les enseignants recevaient dans leur boîte aux lettres un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels, de façon collégiale, ils n'en retiendraient qu'un seul. Mon itinéraire professionnel aussi s'était modifié. Je m'étais présenté à des concours, j'avais changé d'établissements, de niveaux d'enseignement, j'avais tenté, tant bien que mal de m'adapter au gré des affectations rectorales différentes et j'avais fini par oublier cette histoire de maquillage.

Quatre décennies s'étaient écoulées. Ma carrière était terminée depuis belle lurette. J'avais quitté la France en emportant avec moi tous mes livres, au grand désespoir de mon gentil rabbin qui m'avait conseillé d'abandonner le bagage culturel que j'avais accumulé au cours de mon itinéraire, de saisir l'occasion d'un nouveau départ avec mon installation dans le pays des ancêtres et de faire table rase du passé. C'était tentant, je me voyais déjà du haut de je ne sais trop quoi et je retombai bien vite dans un acoquinement à des souffrances que je comptais panser par l'écriture. Le ministre officiant niçois était presque arrivé à la partie centrale de l'office, j'avais mis ma prière en pilotage automatique et je le suivais distraitement, perturbé par la découverte de ce rouge à lèvres très sensuel et le souvenir qu'il avait fait remonter en moi. J'étais quasi certain d'être encore en possession de ce manuel scolaire et je me promis, à mon retour, de remuer toutes les étagères de mes bibliothèques afin de le retrouver et de constater la persistance ou l'effacement de cette empreinte.

C'est ce que je fis quelques semaines plus tard. Les valises à peine posées, je me précipitai dans mon bureau à l'endroit où j'avais rangé les livres de classe et je jetai intuitivement mon dévolu sur deux d'entre eux intitulés *Au plaisir des mots lectures et langage* dans la collection *Classiques Hachette* et parus en 1981 et en 1982. Je m'aperçus à cette occasion que j'avais oublié tous les détails qui m'eussent permis de me mettre facilement sur la voie. À quel niveau appartenait l'élève ? En sixième ? En cinquième ? Quels thèmes d'étude avions-nous abordés ? Quel poème avais-je choisi d'expliquer et de leur faire apprendre par cœur ? La couverture du livre de sixième avait un fond de dégradés bleus et verts quadrillé de lignes blanches et traversé par deux groupes de grands oiseaux pourpres en plein vol, semblables à des cigognes ou à des hérons et que j'imaginai migrants. Celle du livre de cinquième comportait les mêmes motifs avec un fond de dégradés rouges, orangés, verts et des oiseaux vert foncé. Il ne me restait plus qu'à feuilleter une par une chacune des pages de chacun des deux ouvrages. Je regardais en haut, en bas et sur les bords, au début avec application puis plus vite mais la tâche répétitive avait raison de mon attention. J'arrivais à la fin du premier volume et je n'avais rien trouvé. Je procédais de la même façon avec le second. En vain. Ma déception était grande, d'autant plus grande que mon désir de renouer avec ce passé était immense. Pendant de longues minutes, je passais en revue les autres ouvrages sans parvenir à me convaincre que l'un d'eux contenait la fameuse empreinte. Je décidai alors de renouveler l'inspection des deux précédents livres, au grand dam de mon entourage qui se demandait ce que je fabriquais, prétendant que lors d'un retour de voyage après plusieurs semaines d'absence, il y avait bien autre chose à faire que de

farfouiller on ne sait trop quoi dans des rayonnages de bibliothèque et m'accusant de me défausser sur les autres, comme d'habitude, ah ce comme d'habitude comme il était injuste, agaçant et blessant comme si je ne levais jamais le petit doigt quand il s'agissait de participer aux tâches ménagères et de prendre une part non négligeable aux corvées domestiques. Je cédaï sous la pression élevée des décibels, jurant, comme d'habitude, qu'on ne m'y reprendrait plus et me promettant de revenir au plus tôt à mes particulières investigations.

Une heure ou deux plus tard, la maison en ordre et le calme enfin revenu, je repris le manuel bleu et vert de sixième et je me remis à le feuilleter. Quand je parvins à la page trente-huit, je criai : « làààà !!! » dans un eurêka triomphant et libérateur suscitant les inquiétudes de ma famille qui s'était pourtant abstenue d'accourir avec la trousse de premier secours et le défibrillateur. Là, là, au bas du premier tiers supérieur de la marge de la page de gauche, je découvris la marque digitale que cette dame avait laissée en moi. Je compris aussitôt en la regardant que je ne l'avais pas aperçue la première fois car je cherchais un rouge vif alors que la couleur avait ici perdu tout son éclat, qu'elle était délavée, presque effacée bien qu'il fût encore possible de distinguer le dessin d'un pouce très délicat. Et je revis aussitôt la classe 107 toute en largeur, les heures de soutien, les rivalités entre collègues, une amitié profonde née entre deux professeurs, le thème d'étude de l'arbre, le poème de la récitation de la page trente-neuf intitulé *Les sapins* de Guillaume Apollinaire truffé de métaphores et dont le choix avait été guidé, ah l'avouerais-je, moi qui ne parlais jamais d'aucune religion dans mes cours et dont le choix avait été guidé non seulement par la présence du mot *chérubins* mais surtout, surtout par celle, inespérée et surprenante, du mot *rabbins* à la cinquième strophe :

Des rangées de blancs chérubins
Remplacent l'hiver les sapins
Et balancent leurs ailes
L'été ce sont de grands **rabbins**²
Ou bien de vieilles demoiselles

Dans le Talmud, il existe un principe herméneutique appelé *guezéra chava*³ fondé sur l'analogie qui consiste à repérer un même mot dans deux contextes très différents et à appliquer à l'un les enseignements caractéristiques déduits de l'autre. Ces situations souvent juridiques et cristallisées autour d'un même mot sont laissées au pouvoir discrétionnaire des seuls rabbins aptes à juger, dans leur infinie sagesse, de l'opportunité de tels rapprochements. La tentation était pourtant forte – bien que fantaisiste – d'user ici de ce même raisonnement et je ne pus faire autrement que d'y céder. J'imaginai que la fidèle de la synagogue niçoise qui avait posé un baiser sur le livre de prières était aussi charmante que la mère d'élève qui était venue me rencontrer et que celle-ci avait des principes de vie aussi louables que ceux que j'attribuais spontanément à la dame de Nice.

Octobre 2022

² C'est moi qui souligne

³ Guezéra chava : littéralement : décret équivalent. Déduction par analogie sémantique.

Covid

Ça y est ! Je l'ai eue, je l'ai attrapée, je l'ai contractée ou plutôt c'est elle qui m'a eu, qui m'a attrapé et qui m'a contracté en me broyant dans ses maudits symptômes ! Pendant trente mois, vert et mû par une peur bleue, j'ai joué avec elle à cache-cache, au chat et à la souris, aux gendarmes et aux voleurs et à que sais-je encore. C'est que je voulais vivre, aimer, rire, lire, étudier et surtout écrire et parachever mon œuvre même si mon précédent ouvrage ne s'était vendu en librairie qu'à cinq exemplaires et si je suis le seul à croire en ma destinée littéraire.

Pendant trente mois et cinq vagues, j'ai respecté scrupuleusement la distanciation sociale, le port du masque, le lavage des mains, la ventilation des salles, je me suis soumis à cinq vaccinations, dont celle de la grippe ordinaire, un record tout simplement mondial. Mais le sixième assaut me fut fatal et la citadelle vétuste de mon corps vieillissant subit la pénétration insidieuse de ce virus dans le dernier cri de ses inépuisables variants au moment même où il commençait à donner des signes de fatigue et où les compteurs journaliers redonnaient soudain quelques signes d'espoir.

Tout avait commencé le mardi 28 juin 2022 au matin. J'avais mal à la tête, ce qui m'arrive parfois mais j'avais aussi de la fièvre, une toux sèche et des écoulements nasaux, ce qui, depuis

trois ans et l'unique et dernière pneumonie était devenu rarissime. Le corps organe se la jouait obstacle. Je me revoyais comme trois ans auparavant sinon *articulo mortis* du moins au seuil de l'hospitalisation, déprimé, amaigri, alité, sans force ni volonté, dépossédé du plus infime désir de vivre. J'eus très peur. La doctoresse I. accepta de me recevoir entre deux rendez-vous. Elle m'envoya *faire une radio pulmonaire*, comme disait Papa l'infirmier. Je revins à son cabinet. Les résultats tardaient à arriver. Elle m'ausculta comme ça, elle avait refusé que je me déshabille. Rien dans les poumons. Ouf ! Soulagé. Le spectre de la pneumonie s'éloignait. Tout se passerait en haut. Elle me posa trois questions et pour elle, le tableau ne faisait aucun doute : j'avais le Corona. C'était gros comme une maison. À défaut, comme un camion. Moi, j'étais encore sceptique. Paracétamol et test PCR le lendemain à la *koupat holim*⁴ entre dix et onze heures. Le jeudi 30 juin au matin, un message m'informe : je suis positif. Commence alors la période de confinement.

Ô misère ! Ô vieillesse ennemie ! Ô positivité malheureuse et funeste ! N'aurais-je donc vécu que pour cette infortune ? La maladie s'était installée en moi et je dus me résoudre à l'accepter. Tout d'abord des maux de tête comme un garrot espagnol qui entoure le crâne et qui serre, et qui serre. Je prends les cachets mais ils ne sont d'aucune utilité. Et puis ça descend et le nez qui coule, et qui coule. Et ça descend encore, la gorge en feu qui brûle même quand on n'avale pas. Et ça descend toujours, dans les bronches, avec des quintes de toux violentes et je tousse et je tousse et je me tiens le ventre pour éviter la hernie de l'autre côté. Et la fièvre qui vous met dans un état second, qui s'ajoute à la

⁴ Caisse des malades en Israël

chaleur ambiante qui vous met en nage dans des suées abondantes, qui vous prive de toute volonté, vous ensuque, et vous cloue dans la tête une image aléatoire et obsédante vue probablement à la télévision, en l'occurrence celle du ministre Véran, plutôt beau garçon au demeurant et peu indiqué pour cauchemarder, nouveau porte-parole du gouvernement, image emportée allez savoir pourquoi dans des torpeurs nocturnes, lancinantes et fébriles... Et si vous tentez de lire, au bout de quelques secondes, les yeux glissent sur les mots, l'esprit chavire sans crier gare dans un mauvais sommeil et vous vous réveillez quelques minutes après dans l'incapacité de savoir où le fil de la lecture a été interrompu. Et cette inappétence à l'existence qui vous amaigrit, qui rend la nourriture inutile, qui vous rend triste et vous déprime...

Le vendredi 3 juillet, la Caisse des malades m'informe par un message internet que mon isolement peut prendre fin le lendemain samedi en l'absence des symptômes caractéristiques et après deux tests maison négatifs. Dans le cas contraire, le confinement devrait se prolonger jusqu'à la fin du septième jour à compter du premier test positif. La négativité n'étant pas mon fort dans ce genre de situation, il fallut prolonger l'isolement jusqu'au mardi 5 juillet à minuit. Le test pratiqué à cette occasion fut encore positif et me plongea dans des abîmes de désespoir. On me conseilla de retourner consulter la doctoresse. Ce que je fis.

Les yeux clairs derrière de fines lunettes et les cheveux grisonnants bien peignés avec une raie sur le côté, elle était belle dans sa blouse médicale et son pantalon blanc. Elle me dit que le test était très sensible, qu'il avait dû détecter une toute petite quantité de virus mais que je n'étais plus malade. Et puis elle

m'avait parlé d'elle. Ici les gens aiment parler d'eux-mêmes, ils vous racontent leur vie, d'où ils viennent, leur installation, les langues qu'ils parlent, on est tous pareils avec nos histoires différentes, pas comme en France où il faut être sérieux et tenir son rôle et son rang. Elle avait elle aussi attrapé la Covid quelques semaines auparavant. Elle avait voulu vaquer à ses occupations ménagères. Comme d'habitude. Mais elle s'était très vite aperçue que ce ne serait pas possible. Dès les premiers mouvements pour nettoyer la chambre du haut des enfants, une fatigue énorme s'était abattue sur elle et elle avait dû s'aliter. Elle n'avait pas pu assurer son travail et la rémission avait été très lente. En raison de mon âge supérieur au sien, ma convalescence serait plus longue que la sienne. Je ne devais pas être pressé. Je lui dis que j'étais triste, déprimé. Elle me répondit que je n'étais ni triste, ni déprimé. Elle me parla encore. Elle m'avait redonné du courage. Je l'avais remerciée pour ces bonnes paroles et j'avais pris congé d'elle, presque à regret. Dans ma tête, j'étais guéri. Dans mon corps, il fallut attendre encore deux bonnes semaines avant de parvenir à la rémission.

La Covid, on a envie de dire *le* Covid tant il lui manque une finale féminine, la Covid donc était venue par surprise. Elle partit en traînant les pieds, mécontente de devoir quitter une proie facile dont elle n'eût fait qu'une bouchée au début de la pandémie. Mais les doses de vaccin avaient rempli leur mission et les anti-corps lui avaient fait la nique.

Juillet 2022

Sanary, c'est fini...

L'année 2021 aura commencé en France comme celle qui l'avait précédée : avec le coronavirus toujours présent et la parution explosive d'un livre qui dénonçait une perversion sexuelle. En 2020, c'était *Le Consentement* de V. Springora. Cette année-là, ce fut *La familia grande* de Camille Kouchner, relatant l'inceste imposé au frère jumeau de l'écrivaine par un beau-père très connu. Tout ou presque a été dit sur cet aspect qui ne sera pas abordé ici outre le fait que le non mis en examen – puisque les faits étaient prescrits – avait été soumis à un lynchage médiatique et que le pauvre Finkielkraut qui condamnait les faits et ne défendait pas leur auteur avait été remercié sur-le-champ par la chaîne de télévision qui l'employait pour avoir osé poser des questions qui contrevenaient à la doxa du moment. Ce fut l'affaire dans l'affaire.

Le livre présente avec justesse un état de la mentalité française de la fin du XXe siècle et de la décennie qui a suivi. On y retrouve, avec les années collège, lycée et faculté de nos enfants, cette permissivité et cette volonté si caractéristiques de s'affranchir des tabous, des règles, des hiérarchies, des principes constitutifs de la nation et qui avaient été comme une mise en pratique des acquis de mai 1968. De la religion, dans ces milieux de gauche intellectuels et cultivés, il n'en est même pas question.

La familia grande est une famille recomposée. Le père, ce héros préoccupé de sauver le monde et ses enfants à l'autre bout du monde est absent et ne s'occupe pas vraiment de ses propres enfants. Ces derniers reçoivent une éducation libertaire alors très à la mode en matière de pédagogie et qui se caractérise par le fait que les parents s'abstiennent de guider, encore moins de diriger leur progéniture qui doit trouver sa voie par elle-même. En outre, dans un souci d'égalitarisme prononcé, on s'appelle par son prénom. Pas de papa, maman, papy, mamie, tatie mais Bernard, Évelyne, Georges, Paula, Marie-France et les nombreux autres... Le beau-père, dans le récit, n'a pas de prénom et le retour du mot maman à la fin de l'ouvrage illustrera le caractère pathétique de l'histoire.

Le livre est centré sur le saisissant personnage d'Évelyne, la mère. Comme dans les bons romans, il commence par la fin et il s'ouvre sur son enterrement. La mère est omniprésente par le rôle qu'elle joue au sein de cette microsociété familiale, par sa présence auprès de ses enfants et notamment de sa fille et du fait du lourd secret que celle-ci détient mais qu'elle ne parvient pas à lui confier. Elle est enfin, après sa mort, la destinatrice d'une lettre émouvante porteuse de l'ultime conséquence des drames que l'auteur a traversés.

Évelyne était aimante, douce, chaleureuse, généreuse, disponible, *humaine plus qu'humaine* et elle privilégiait en l'autre le primat de l'intelligence. Elle avait été une universitaire brillante et pénétrante, parmi les premières femmes à avoir été reçues à l'agrégation de science politique et de droit public. Elle avait de beaux yeux bleus et elle eut des relations privilégiées avec Fidel Castro. Élevée en réaction à l'autoritarisme et au pétainisme de son père, elle avait suivi l'exemple de sa mère, Paula, le portrait

craché de Marilyn Monroe, intelligente, entreprenante, féministe et divorcée qui pratiquait autour d'elle une sexualité libérée et volontiers provocante. Évelyne apparaît au lecteur comme une sorte de prêtresse radicalisée de la liberté qui percuté à l'envi les usages, les convenances, les conventions, les institutions, qui voient dans l'amour une liberté, dans la sexualité un jeu et dans le divorce « un droit acquis de haute lutte par les femmes ». La fille, Camille, adore sa mère. Subjuguée par sa personnalité, elle ne conteste pas la doctrine maternelle durant sa jeunesse mais on perçoit, sous la plume de l'adulte qu'elle est devenue, des réticences qui seront confirmées par le fait qu'elle adoptera un comportement plus ordinaire lorsqu'elle deviendra à son tour épouse et mère. Elle aura été le témoin d'une cascade de drames, comme une sorte d'épidémie non étrangère à l'art de vivre particulier prôné par sa mère et sa grand-mère. Quand un individu, quel qu'il soit, s'arrogé le droit de disposer d'une liberté pleine et entière, il ne rend de comptes qu'à lui-même et il fait fi de l'environnement humain dans lequel il vit. Une telle liberté fait de lui une sorte de demi-dieu susceptible de prendre des décisions extrêmes le concernant. C'est précisément ce qui arrive ici. Pour des raisons peu explicitées dans le livre, le grand-père, Georges, met fin à ses jours. Ébranlée, Évelyne encaisse le choc. En revanche, le suicide de sa mère Paula tout aussi mystérieux que celui de l'ex-mari la détruit. Le tabagisme et l'alcoolisme dans lequel elle sombre peu après ressemblent à une forme différée de suicide. Elle développera un cancer du poumon qui lui sera fatal. Elle ne sera pas épargnée non plus par le suicide de sa sœur, Marie-France, dont elle était très proche mais avec qui elle s'était brouillée.

Le franchissement de la ligne rouge de l'inceste constitue

l'autre versant douloureux de la destinée tragique de cette famille. Divorcée de Bernard, Évelyne prend pour compagnon un éminent professeur d'université. Tous deux spécialistes de droit et de lois, ils ont aussi en commun une belle aptitude à tisser des liens familiaux et sociaux. Le beau-père considère vite Colin, Camille et son jumeau surnommé dans le livre Victor comme ses propres enfants. Le couple se mariera avant d'adopter deux petits Chiliens qui seront et feront le bonheur de tous.

Tous les étés au mois d'août, la famille au complet augmentée de nombreux amis se réunit pour passer d'agréables vacances à Sanary dans la belle propriété de la Plaine du Roi. C'est *la familia grande* dans ses grandes largeurs ! Soleil, baignade, promenades, odeurs provençales de thym et de romarin, jeux, échanges de points de vue et discussions passionnées mais aussi sorties nocturnes en boîte de nuit, tenues légères de rigueur, mixité encouragée dès l'adolescence, promiscuité, couples constitués qui se diluent dans l'adultère le temps d'une soirée ou d'une nuit. Camille surprend des scènes osées qui la rendent d'autant plus perplexe que sa mère, très – peut-être trop – ouverte ne fixe aucune règle dans ce domaine. Et en 1989, au cours d'un week-end, le beau-père commet des actes pédophiles et incestueux sur Victor alors âgé de quatorze ans. Ces pratiques se renouvelleront dans des lieux différents. L'adolescent ne se confie qu'à sa jumelle et on assiste alors au lent, général et irrémédiable empoisonnement des liens familiaux dans un silence assourdissant qui va retentir sur les membres des premiers cercles. Les jumeaux choisissent de ne pas informer leur mère fragilisée par la mort de ses deux parents et par son état de santé. Le père qui a refait sa vie avec une grande journaliste télévisuelle n'est pas non plus mis au courant. Le secret va durer dix-neuf

ans, dix-neuf ans de torture morale que l'auteure représente sous la forme d'une hydre aux têtes renaissantes de culpabilité, d'angoisse, de mensonge, de honte, de tristesse et qui virevolte et étirent son âme. Jusqu'en 2008. Lorsque les petits-enfants naissent, un cordon sanitaire est placé autour du beau-père. Hors de question qu'il s'approche d'eux. Sanary, c'est fini, leur enfance est fracassée et *la familia grande* n'est plus qu'un souvenir.

Mais pour les jumeaux, le pire reste à venir. Quand elle apprend la vérité de la bouche de Victor, Évelyne relativise la gravité du délit et met en doute l'âge de son fils au moment des faits – peut-être pas quatorze mais quinze – peut-être davantage... Elle justifie sa décision de ne pas quitter son mari parce qu'il est trop tard et qu'elle est beaucoup trop malade pour envisager un quelconque changement de vie. Sa sœur Marie-France la conjure de s'en aller. Elle refuse et l'amour fusionnel qui les unit depuis toujours se fracture. Marie-France se suicide et l'affaire prend une dimension policière et médiatique. Le beau-père menace de se suicider. La mère innocente son mari, elle se dit victime et elle incrimine lourdement les jumeaux. Et contre toute attente, et comme si cela ne suffisait pas, elle rompt toute relation avec eux. Entre 2011 et 2017, ils ne reverront leur mère qu'une seule et unique fois. Elle prendra à peine connaissance de la naissance de ses derniers petits-enfants. Les jumeaux avaient décidé de venir la voir avant son opération. Ils firent un voyage éclair à Sanary. Ils lui avaient forcé la main, elle avait accepté de mauvaise grâce. Elle ne leur accorda qu'une demi-heure et quand elle les vit, elle leur reprocha d'être là. Ils étaient repartis la mort dans l'âme. Elle mourut moins d'un mois après.

Si l'inceste est sans conteste le détonateur de ce livre, le reniement maternel est en revanche au cœur du projet d'écriture.

Il est la conséquence ultime, injuste et intimement scandaleuse de cette douloureuse histoire quand on pense à l'incommensurable amour qui unissait dans la réciprocité cette mère à ses enfants. On imagine souvent que l'amour maternel est inoxydable, inépuisable, par opposition à l'amour conjugal. On constate cependant que de fortes contrariétés dues à des itinéraires trop divergents ou à des proximités nocives entre les générations tuent cet amour. Un cruel sentiment d'abandon envahit alors les enfants, quel que soit leur âge, leurs fonctions ou leur position sociale. Soudain, ils ne sont plus *filles de, fils de*, ils sont perdus et ils se demandent comment ils ont pu en arriver là. Maladroits, ils ne trouvent pas le ton et les mots de l'apaisement et de la réconciliation et ils ne parviennent pas à réparer ce qui a été détruit. Les quatre dernières pages du livre sont une lettre adressée à la mère morte. L'auteure qui a voulu les maintenir dans la narration sans en faire un épilogue les a écrites en italique pour souligner le caractère exclusif et prioritaire de la destinataire. Les premiers mots ne trompent pas. La hiérarchie familiale est rétablie : « Maman chérie, Ma mamouchka, » L'endroit de la brisure est évoqué : « Souviens-toi surtout : nous étions tes enfants. » Le corps du texte est, dans une sorte de mise en abîme, une anamnèse déchirante concentrée et composée de toutes les explications et de toutes les justifications que la fille n'a pas pu confier à sa mère avant son dernier souffle. La dernière phrase ne laisse aucun doute, quand on sait écrire, sur le pouvoir curateur et libérateur des mots qui se posent sur les maux pour les soulager⁵. Mais la rémission est

⁵ « Jusqu'à ce que la petite fille alerte et amusée que j'étais se libère de sa mère, et tente d'empoisonner l'hydre en achevant ce livre. » page204

lente car la courroie de transmission entre les parents et les enfants a subi un choc violent. Camille Kouchner a trouvé, semble-t-il, le bon remède qu'elle évoque en passant parce que ce n'est pas le sujet du livre, dans sa volonté de construire une vraie *familia pequeña* qui lui a permis de réinventer un univers bien à elle. En hébreu, le petit enfant se dit *tinok* et la petite fille *tinoket*, mots dérivés du verbe *letaken* qui signifie réparer. Les enfants sont ainsi l'occasion pour les parents, de corriger les erreurs antérieures, de réparer d'anciennes fautes, de réduire la souffrance due à des accidents, de se régénérer et de se reconstruire en repartant sur de nouvelles perspectives.

Avec *La familia grande*, Camille Kouchner a cumulé le coup d'essai et le coup de maître. Les plumitifs un peu jaloux, frustrés et laissés-pour-compte des bonnes maisons d'édition attendront le second ouvrage avant de lui accorder le statut d'écrivain mais il convient de reconnaître que l'écriture est originale dans son style *maîtrisé relâché*, ni classique ni *hystérisant contrôlé* à la manière par exemple d'une Justine Lévy. Coup d'essai, coup de maître, bien sûr mais on ne sort pas indemne de la lecture de ce livre. On en sort même meurtri. Il y a des mots qui claquent comme les balles d'un peloton d'exécution et il faut espérer qu'ils ne se transforment jamais en coup de grâce. Quel dommage qu'il n'y ait jamais eu ici présentation d'excuses ! Hannah Arendt écrit dans *Condition de l'homme moderne* : « *Le pardon libère des conséquences de l'acte à la fois celui qui pardonne et celui qui est pardonné.* » Dans la vie, rien n'est tout blanc ni tout noir et il est possible qu'elles eussent pu être acceptées. Certes, c'est un processus d'autant plus difficile qu'on a pétrifié son ego dans une réputation de très importante personne mais la demande de pardon est une démarche qui honore celui qui l'entreprend.

Elle ne viendra jamais à bout de l'irrévocable des faits commis et il suffit pour s'en convaincre, comme ultime rempart contre la mauvaise foi, de lire les pages rigoureuses de Vladimir Jankélévitch⁶. Mais ce qu'enseigne un repentir sincère, c'est que la liberté d'un individu – et pour le coup la bonne liberté ! – peut lui permettre en son for intérieur de se recréer et de donner un sens nouveau à son existence.

En dernier ressort, Camus sera invoqué, à charge et à décharge. Il a dit en citant son père : « Un homme, ça s'empêche. » Notre Loi ne dit pas autre chose. Il a dit aussi : « Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice. » Le lecteur se forgera une opinion.

Janvier 2022

⁶ *L'irréversible et la nostalgie*. Vladimir Jankélévitch. Flammarion Champs essais. 1974. Paris

Amants de Marie

Avant de quitter la France en novembre dernier, je suis allé voir le film « *Reste un peu* » avec Gad Elmaleh. J'étais sûr qu'il allait remuer plein de choses en moi. Lorsque les comiques deviennent sérieux, en général, c'est pour de bon. Je me souviens d'une radioscopie du talentueux et regretté Jacques Chancel au cours de laquelle il avait invité le non moins regretté Francis Blanche. L'émission avait commencé dans les facéties et la bonne humeur mais face aux questions du journaliste, elle s'était terminée dans la gravité.

On parle tellement depuis des décennies et à tout propos de l'islam et du judaïsme qu'on est en droit de se demander : « Et le christianisme dans tout cela ? » Il fait profil bas. Il encaisse beaucoup, il ne réagit pas toujours aux offenses et il ne crie pas systématiquement au blasphème en promettant l'enfer et la damnation à tous ceux qui prennent avec outrecuidance des libertés de langage avec le Ciel. Il faut dire que les Chrétiens ont été souvent si négatifs avec tout ce qui ne relevait pas de leur croyance qu'ils ont fini, en désespoir de cause, par retourner cette négativité contre eux au moment même où, après la Seconde Guerre mondiale, leurs théologiens concevaient ce monument d'ouverture, d'amour, de générosité et d'espérance que constitue Vatican II. Et depuis, ils se donnent toutes les meilleures raisons

du monde – et Dieu sait si elles sont nombreuses – pour désertier leurs lieux de culte. Quel dommage, quel gâchis quand on avait enfin envie d’y croire ! Et ce n’est pas le moindre mérite du film de montrer, certes dans un court sketch de l’acteur principal que les Chrétiens entretiennent avec leur religion des rapports très compliqués, oui, compliqués, comme on dit aujourd’hui en insistant avec pertinence sur ce mot d’époque ! Avant la Covid, c’était l’adjectif « *viral* » qu’on mêlait, internet aidant, à toutes les sauces langagières mais depuis qu’on a respiré le virus en plein nez, à pleine bouche et à pleins poumons, on a été vaccinés, si on peut dire, on n’en peut plus de ce vocable et on l’emploie moins. Désormais, on abuse du mot « *compliqué* » usité en rafales dans les conversations courantes. Tout cela pour dire que pour nos amis chrétiens à qui, selon leur propre expression, il leur sera beaucoup pardonné, la religion, « *c’est compliqué* ».

Le film raconte l’histoire d’une forte tentation et d’une tentative de conversion au catholicisme de la part de Gad, juif marocain de Casablanca qui joue son propre rôle et qui a grandi dans une famille attachée à la tradition de ses ancêtres. Quand il allait à l’école, il passait devant l’église Notre-Dame de Lourdes dans laquelle il lui était formellement interdit d’entrer. Mais les interdits, c’est bien connu, sont voués à la transgression et un jour, échappant à la vigilance de ses parents et de sa sœur, il entre et voit en surplomb une magnifique Vierge. Pour l’enfant qu’il était, ce fut un choc, un coup de foudre, comme une apparition qu’il dissimula dans le tréfonds de son cœur et qu’il n’oublia jamais. Bien des années plus tard, de retour des États-Unis, il vient à Paris rendre visite à ses parents. Il a pris une chambre d’hôtel car il n’a pas l’intention de rester chez eux. En vérité, il est venu pour se convertir au christianisme et il s’est bien gardé de le faire

savoir. Sa mère, qui joue elle aussi son propre rôle, le retient. Elle lui dit : « Reste un peu ». Il obtempère et elle lui prépare sa chambre. Le lendemain, en faisant le ménage, elle découvre dans sa valise le pot aux roses : une statuette de la Vierge enroulée dans un tissu. Stupeur parentale. C'est ainsi que tout commence.

La secousse tellurique intime et le tsunami relationnel déclenchés par l'aveu de la conversion sont restitués dans le film avec justesse et sensibilité. Le scénario a probablement été écrit par quelqu'un qui a vécu une situation semblable ou un retour à la foi des ancêtres. Quelques gros plans d'Elmaleh le montrent en pleine crise, égaré, submergé par la situation nouvelle qu'il a engendrée et dans laquelle le système de valeurs qu'il vient d'embrasser percute le monde ancien qu'il s'apprête à quitter. La scène de la rencontre, près de l'église, de Gad avec les deux disciples du rabbi de Loubavitch qui lui proposent de mettre les phylactères est, de ce point de vue, caractéristique. Après quelques réticences, il accepte de les poser et sur ces entrefaites, passe le prêtre en charge de son catéchuménat. Un court moment de gêne intense s'installe que Gad interrompt à l'aide d'une chiquenaude humoristique dont il a le talent. L'un des deux juifs qui semble avoir compris l'enjeu de la situation lui demande en partant s'il pense avec son cœur ou avec sa tête. Comme saisi par la question, il lui répond : « Avec le cœur » et le religieux de s'éloigner en lui faisant comprendre d'un geste de la main qu'il fait fausse route.

La réaction de l'entourage et, de façon plus large, de la communauté est très forte. La mère l'accuse de trahison, le père, éperdu, ne sait plus à quel rabbin se vouer et lui dit : « On ne veut pas te perdre. » La sœur, Judith, qui est la mémoire incarnée de toute cette histoire, lui fait remarquer ironiquement qu'avec le

couple qu'il forme avec Marie, il a réduit de façon drastique le risque de scènes de ménage et elle lui demande d'arrêter de tourmenter son entourage avec ses élucubrations virginales en lui conseillant d'utiliser des moyens plus conventionnels, directs et appropriés pour surmonter son démon de la cinquantaine. Les amis très proches sont dans l'incompréhension et le verbiage. Seul le corps rabbinique consulté dans le recul qui est le sien s'exprime avec à-propos et perspicacité.

Un retour à la religion est une crise ingrate, une mue – peut-être une réappropriation – de l'âme. On se dépouille d'habitudes mentales, de repères familiaux et culturels inculqués depuis l'enfance ou librement choisis et qui, du jour au lendemain, deviennent caducs. On se tourne vers de nouvelles valeurs, vers des croyances insoupçonnées ou méprisées à peine quelque temps auparavant. Le passé oblitéré n'irrigue plus le présent, le présent est happé par de nouvelles certitudes et le futur change d'horizon. L'amour divin vient par surprise, il est une surprise qui s'impose, impose ses nouveaux critères, bouscule et brise les convictions d'un ordre frappé soudain d'ancienneté. On est perdu, errant dans un entre-deux, déchiré entre un milieu qu'on vient de quitter, qu'on a vidé de tout son sens et un univers vers lequel on se sent attiré mais qui est encore inconnu et dans lequel on n'a pas encore pris ses marques. On est le lieu d'une grave dépression et d'un enthousiasme débordant. On assiste, impuissant, à son propre effondrement, à la peur rétrospective d'avoir failli perdre son identité et on éprouve une joie immense engendrée par une étonnante proximité avec le Ciel, par une légitimation bienfaisante de sa présence sur la terre et par l'illumination due au fait d'avoir trouvé un sens à son existence.

En outre, le nouveau converti se voit contraint à une

réévaluation de toutes ses relations sociales. Des amitiés même très anciennes ne résistent pas toujours et disparaissent. Et plus on s'approche du cœur du foyer parental, plus l'incompréhension et le désarroi sont profonds lorsque les valeurs et les comportements du nouveau converti sont étrangers à la culture d'origine. Le père et la mère sont généralement les premiers à souffrir et les derniers à comprendre ce qu'il leur arrive lorsque leur fils – ou leur fille – choisissant un autre itinéraire de vie fondé sur la religion donne un coup de canif dans le contrat moral et tacite induit par le type d'éducation et d'instruction dispensées à la maison et à l'école. Une telle situation peut vite tourner à l'enfer familial. La rationalité des débats est vite évacuée. On ne parvient pas à expliquer, à s'expliquer. On ne sait pas ou on ne peut pas s'entourer d'avis éclairés. Les points de vue s'affrontent dans les cris et les pleurs, les positions se radicalisent, le dialogue devient impossible, on décide de ne plus se voir et la mésentente peut aller, de la part des parents, jusqu'au reniement de leur enfant. Le film d'Elmaleh n'envisage pas de telles extrémités. Les situations graves, tendues sont présentes mais tout se passe finalement de façon consensuelle, dans une ambiance aimante et chacun tente de faire preuve de la plus grande ouverture d'esprit et de cœur possible. On regrettera toutefois que les chutes humoristiques qui viennent ponctuer les scènes douloureuses apparaissent souvent comme des échappatoires faciles, systématiques, qui nuisent à la véracité des échanges.

Le personnage de la Vierge Marie est l'autre grand thème du film. J'ai vécu, moi aussi et comme le protagoniste, une histoire sentimentale avec elle. Ma démarche était cependant différente car loin de procéder d'un éblouissement consécutif à la transgression d'un interdit, elle participait de cette culture ambiante